# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73, | NOUVELLE-ORLEANS DIMANCHE MATIN, 18 FEVRIER 1883. | Entre les rues Bienville et Cont


## SŒUR DOCTROUVÉ.

—PAR—

JEAN RICHEPIN.

La ville de Besançon est une des plus vivantes qu'il y ait en France. L'industrie horlogère y fait prospérer une bourgeoisie riche et pulluler une population de travailleurs. Grâce à la ceinture des remparts, les habitants y paraissent d'autant plus nombreux qu'ils ne peuvent se répandre dans des faubourgs et qu'ils sont forcés de s'entasser à l'étroit dans un espace très resserré. Aussi les maisons sont-elles hautes et les rues fourmillantes. N'était l'horizon borné de montagnes qui empêchent d'oublier qu'on est en Franche-Comté, on se croirait volontiers dans un quartier de Paris; mais à mesure qu'on s'éloigne de Battant, où s'agglomèrent les ouvriers, et qu'on remonte la Grande-Rue, où s'étalent les boutiques, à mesure qu'on s'avance vers la ville haute, on entre dans la province. Les étages s'abaissent peu à peu, les portes cochères remplacent les vitrines des marchands, et la vie semble baisser la voix en approchant de la rampe qui conduit à la cathédrale. Toutefois cette rampe n'est pas solitaire, car la ville est dévote, et, le dimanche surtout, le chemin de l'église est encombré de fidèles. Même pendant la semaine, beaucoup de promeneurs y passent pour aller jouir de l'admirable soup d'œil qu'on a du haut de la terre-plein qui précède le parvis. On la solitude règne absolument, c'est derrière la cathédrale. Là se trouve un des deux quartiers nobles de Besançon. L'autre, englobé dans les rues populeuses qui débouchent sur le quai du Doubs, a perdu son caractère et s'est laissé envahir par la bourgeoisie. Mais celui-ci n'a pas été atteint; il se compose d'une rue unique, à la pente raide, au pavé caillouteux enchâssé d'herbe, et qui finit en cul-de-sac contre le rocher. Dans ce coin, les bruits de la ville arrivent à peine, étouffés, lointains, pareils aux murmures d'un océan invisible. La masse de la cathédrale les intercepte et masque même la vue de la cité. Il semble que les hôtels nobles, endormis dans leurs souvenirs d'autrefois, s'abritent de la vie moderne derrière ce mur écran de pierre.

C'est dans une de ces silencieuses et solennelles demeures qu'habitait la marquise de Villers-Deisnay d'Aubentel.

Bien qu'elle n'eût pas encore cinquante ans, la marquise portait déjà toutes les marques de la vieillesse. Son corps droit et maigre commençait à se recroqueviller visiblement, prenant aux angles cette apparence de bois sec que donne à la forme humaine l'hiver de la vie. Sur la tête, surtout, cet hiver avait prématurément fait tomber sa neige, la marquise avait les cheveux tout blancs. Cela faisait paraître plus jaune sa figure en parchemin, plus sévères les deux profondes rides qui coupaient les joues et s'accentuaient amèrement le pli des lèvres, plus triste ce grand nez aux arêtes dures qui couvrait d'ombre toute une moitié de la face. Seuls les yeux couleur de violette n'avaient pas été fanés. Peut-être ces fleurs du visage conservent-elles leur fraîcheur dans la rosée des larmes. Car la marquise avait beaucoup pleuré.

Elle était restée veuve à trente ans, avec deux enfants à élever et une fortune misérable. Le marquis, après l'avoir rendue très malheureuse par une conduite désordonnée, des infidélités aussi variées qu'impudentes, tous les scandales d'une vie de joueur et de libertin, était mort en laissant face à face avec la ruine. Les dettes du marquis une fois payées, il ne demeurait à la jeune femme que quelques terres et la maison de Besançon. Elle prit courageusement son parti, vendit ses bijoux et en plaça l'argent, réunit ainsi avec ses revenus fonciers de quoi se constituer cinq mille livres de rente, et renonça au monde pour consacrer tout son temps et toutes ses ressources à l'éducation de ses enfants. Afin de ménager le mince budget, elle garda sa fille Marguerite à la maison et l'instruisit elle-même. Il fallait réserver la dépense pour le fils, Pierre, qui aurait un rang à tenir et le nom de la famille à porter. Cette seule considération aurait déjà suffi à le rendre plus particulièrement cher à la marquise, qui était entichée de noblesse. Il s'y joignait aussi des raisons de santé, raisons sans réplique pour le cœur d'une mère.

Pierre était d'une complexion délicate, maladive, comme il arrive souvent aux descendants exténués des vieilles races dont le sang n'est apparvri à la longue. Marguerite était, au contraire, forte et bien portante, sans doute parce qu'elle avait été la première fleur de cette union où le sang vivifiant de l'amour n'était vite épuisé. Elle avait trois ans de plus que son frère. Elle ne demanda pas comme lui des soins incessants; et ne donna presque pas de mal à la marquise, tandis que Pierre fut plusieurs fois dans son enfance à deux doigts de la mort. Pour toutes ces causes, le fils fut plus choyé. Cette préférence, d'ailleurs, n'avait rien de cruel pour Marguerite, qui fut élevée dans la pensée que c'était une chose juste, et qui, elle-même, s'était habituée naturellement à entourer de tendresses particulières et dévouées la faiblesse de son frère. Il s'était établi entre la mère et la fille, à mesure que celle-ci avait pris de la raison, une sorte de pacte tacite pour ne asacrifier sans réserve à ce rejeton si fêté en qui pouvait encore fleurir l'orgueil de noblesse des Villers-Doisnay d'Aubentel.

Le sacrifice ne fut pas inutile. A force de précautions on fit vivre le jeune Pierre, et à force de privations on put lui donner l'éducation qu'il fallait pour le pousser vers la carrière militaire, la seule, au dire de la marquise, qui convînt à l'héritier pauvre d'un grand nom. Après avoir fait ses études chez les pères de la rue des Postes, il avait été reçu à l'école de Saint-Cyr, et il venait d'en sortir avec l'épaulette de sous-lieutenant.

Pour subvenir aux frais de cette coûteuse éducation, la marquise avait vécu pendant dix ans comme une avare, et Marguerite avait partagé sans se plaindre cette dure existence. Seules avec une vieille servante dans leur triste hôtel, elles se passaient de tout superflu et presque du nécessaire. Elles se nourrissaient comme un ménage de petite bourgeoise, portaient des robes communes qu'elles faisaient durer aussi longtemps que possible, et n'accordaient à la dépense extérieure que la part stricte qu'elles lui devaient pour tenir leur rang. C'est ainsi qu'on les voyait convenablement mises pour aller aux offices et pour rendre les rares visites auxquelles elles étaient obligées. C'est ainsi encore qu'elles avaient conservé la coutume de distribuer à Noël et à Pâques des aumônes relativement considérables aux pauvres de leur paroisse. Mais elles n'allaient jamais dans le monde, bien que la meilleure société aristocratique fît tous ses efforts pour les y attirer. Il aurait fallu, afin d'y paraître dignement, retrancher quelque chose de ce qui semblait dû au jeune marquis.

Malgré cette réclusion volontaire, en n'était pas d'ailleurs réduit à un isolement absolu. Deux fois par semaine la marquise recevait; mais de telles réceptions ne faisaient pas grand mal à la bourse. Quatre personnes seulement y étaient admises : le chanoine de Lindrat et sa sœur Adelphine, le baron Hubert de la Chevardière et un noble irlandais réfugié, le comte O'Grance, ces deux derniers très pauvres et tous quatre très vieux. On se contentait de faire quelques parties de whist en buvant une tasse de thé, et le meilleur morceau de la soirée était celui que Marguerite chantait au piano.

Quand on n'a rien, on se trouve heureux de peu qu'on rencontre. C'est ainsi que Marguerite goûtait un grand charme dans les plaisirs bien simples et bien peu variés de ces réceptions. Il s'en dégageait pour elle un parfum de joie intime, d'une douceur fine et délicate. Elle ne sentait aucun découragement dans cette atmosphère de vieilles gens et s'éprouvait aucun ennui à entendre et à partager leurs bavardages. Loin de là, rien ne lui semblait plus naturel et même plus agréable que ces causeries où reveniaient sans cesse comme sujets de conversation les regrets du temps passé et l'affirmation de tous les préjugés notabiliaires. Cette petite société représentait pour elle le monde, l'extérieur, la vie.

Lorsque Pierre sortit de l'École, Marguerite avait vingt-trois ans. C'était une aimable fille, en plein épanouissement de jeunesse, qui s'était développée quand même malgré les contrastes d'une vie si étroite et les heures étouffantes d'un horizon si renfermé. Sous ses cheveux blonds, presque roux, elle avait un teint d'un éclat éblouissant, qui faisait penser, sans qu'on cherchât un mariage dans cette comparaison, à la neige des montagnes colorée par le sang rose du soleil levant. Cette fleur fraîche mêlait dans la sombre maison une note de lumière et de gaieté. Le caractère de Marguerite était épanoui comme son corps. Il était même resté un peu enfant, tandis que sa beauté avait déjà tous les charmes formés d'une femme complète. Son esprit tourné par la marquise vers des idées sérieuses et graves de dévouement et de fierté, n'avait point pris dans cette fréquentation d'allure solennelle. Il était toujours jeune, enjoué, presque folâtre, d'une naïveté adorable. Habituée dès longtemps à l'isolement, à l'économie, à l'absence des plaisirs les plus ordinaires, elle en était arrivée à ne pas même se douter des privations qu'elle subissait. A la ne pas désirer d'autre joie que celle de voir son frère réussir. Elle était heureuse.

Elle fut donc très inquiète en constatant un beau jour qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Qu'était ce qu'il manquait? Elle l'ignorait absolument; mais elle en sentait tout à coup le besoin tourmentant et impérieux. Elle se surprenait à rêver sans savoir pourquoi et sans même savoir à quoi. Ses doigts s'arrêtaient au milieu d'une broderie, ou ses yeux restaient fixés obstinément, ne regardant que le vide, jusqu'à se brouiller, comme quand on contemple longtemps le feu. Il lui venait des langueurs inconnues, des frissons qui lui parcouraient soudain tout le corps et montaient ainsi qu'un chatouillement dans les chevaux de sa nuque, où il lui semblait alors sentir passer un souffle chaud. Une fois, en jouant au piano une fugue de Bach qu'elle savait par cœur et qu'elle lui avait jamais produit d'autre effet qu'une impression purement musicale, elle se mit à pleurer éperdument. Une autre fois, pendant qu'elle faisait ses prières, elle crut que Jésus lui sourirait, et elle eut sur les lèvres la sensation d'un baiser furtif.

La marquise et sa petite société s'aperçurent sans peine d'un changement que Marguerite ne cherchait pas du tout à dissimuler. Deux parties de whist, qui tint à voix basse un conciliabule à ce sujet, tandis que la jeune fille, inattentive au chuchotement de cette discussion, plaquait rêvement des accords mélancoliques sur des lambeaux de mélodies en mineur.

Nous n'en finirons pas, s'il nous fallait énumérer la multitude d'étrennes et d'objets de fantaisie, charmante nouveauté qui va rejouir les plus fins. On trouve chez M. Damienne un assortiment de bonbons fins et de pâtisserie à la crème et de fruits cristallisés arrivant directement des premières confiseries de Paris.

**Chemiserie et Blanchisserie.**—Un nom qui n'est pas inconnu de plus grand nombre des lecteurs de l'ABEILLE signale à la bienveillante publicité plusieurs jours dans les colonnes du journal; ce nom est celui de M. Victor Nippert. Après une retraite de quelques années seulement des affaires, M. Nippert se représente devant le public Néo-Orléanais et lui recommande son patronage. Il vient de fonder un établissement pour la confection de chemises, de linge de corps et d'accessoires de toilette pour hommes, confection, dont il a dit : à laquelle il sera apporté les plus grands soins, coup sur coup, les plus hautes qualités connues. Le chose étant ainsi, les personnes se fournissant chez M. Nippert, dont le magasin est centralement situé, 126 Rue Bourbon, feront économies d'avance d'une pleine et entière satisfaction.

Le magasin de M. Nippert, à l'adresse ci-dessus indiquée, est aussi une succursale du bureau de la vaste blanchisserie de création récente rue des Remparts, et connue sous le nom de "Troy Steam Laundry." Désormais la lingerie livrée à M. Nippert sera blanchi avec célérité et sans pouvoir se plaindre que le travail sera irréprochable, même aux yeux des plus méticuleux.

M. Nippert lavite donc ses amis et le public à le venir voir, à s'assurer d'eux-mêmes si véritablement ses articles ne sont pas de première qualité, de première élégance, et ne se vendent pas à des prix d'une modicité inconcevable.

**Photographies.**—Les personnes de passage ou en visite dans notre ville ont ou auront, s'il leur convient de faire quelque séjour, ou quatre jours, pouvant faire prendre leurs photographies au studio d'un de nos meilleurs artistes, M. W. W. Washburn, 109 rue du Canal. Dans son art, M. Washburn excelle; nous donnerons ici qu'il soit possible à quiconque d'en mieux connaître les secrets. Il étudie, il découvre des travaux avec autant de perfection. Ses photographies joignent à la modernité des qualités qui font qu'on se croirait à l'exposition du public; la ressemblance et la durée. M. Washburn a exercé — et il y persévérera toujours — à reproduire dans façon irréprochable, saisissante, les traits de la figure, et aussi à prévenir leur altération par le temps.

**Liste complète** des navires sous le **Port de la Nlle-Orléans**

*Comprenant les noms des navires et de leurs capitaines, noms des consignataires, avec indication du tonnage, du mouillage et de la destination*

STEAMERS.

Alava Esp. 1277 Lange pour Liverpool. 27 1er
Alsatian Brit. 1,750 Brock
Antwerpia Belg. 1445 Tanner pour Liverpool 44 4e dist. DeWolf & Hammond
City of Norfolk Am. 893 Fahm pour ——— Alger. M La & T RR & SS Co
Cara Bras Ang. 1,067 Hurrell pour Bayonne; Espagne, Burgos & Angleterre
Caribbean Ang. 1,786 King pour Liverpool 20 1er dist. T & G Fowood
City of Lincoln Ang. 1,599 Wesl pour Liverpool 37 1er dist. Hall & Vaughan
Deronda Ang. 1,096 Eldridge pour le Havre 24 1er dist. Hall & Lamond
Dryburgh Abbey Ang. 1481 Horton pour le Havre 44 4e dist. Hall & Vaughan
Drachenfels Aut. 1,100 Tarres pour Sébastopol 14 1er dist. Knopp, Frerichs &co
Europa All. — Whitesbon pour ——— Point, Forstall Clayton &co
Gussie Am. 998 Hill pour ——— Alger. M La & T RR & SS Co
Gerasimo Ang. 1721 Vallant pour Liverpool Pic Ter. Lucas E Moore &co
Louisiana Am. 1805 Gager pour New York 8 3e dist. A A Moulton &co
Monarch Ang. 1,122 Thompson pour Anvers 46 4e dist. Rogerson &co
Madrid Esp. 1,100 Cortella pour Liverpool 25 3e dist. S A Cosulich
New York Am. 1259 Quick pour New York Alger. M La & T RR & SS Co
Provencia Fr. 1075 Pashby pour le Havre 27 2e dist. A Schraibr
Paris Fr. 1963 Arnu pour le Havre 40 4e dist Forstall Clayton &co
Rita Esp. 896 Arrospe pour Live pool 29 4e dist. J Rogers & Co
St Bernard Ang. 1449 Davey pour Liverpool Alger. Moir, Duckworth &co
Statsbeamna Ang. 1930 Edgar pour Liverpool 24 3e dist. Lucas E Moore &co
Tyche Brahe Belg. ——— Gregory pour Liverpool 1er dist. T & G Fowood
W G Howse Am. 975 Brown pour ——— Alger. M La & T RR & SS Co

NAVIRES

Arklow Ang. 1474 Curry pour le Russie 3e rue. Jos F Lowell &co
Excelsior Ang. 1918 Jeslyn pour Hême 1e rue. Hall & Vaughan
Gustave Adolf Rus. 1192 Dahlberg pour Reval 1er dist. Knoop, Frerichs &co
John Murphy Ang. 1472 Cosman pour ——— 47 4e dist. A K Miller &co
Lizzie Mason Am. 1124 Shaw pour la Russie 30 1er dist. L Ranger &co
Lille Soullard Ang. 962 Hilbert pour le Havre 1re rue. Hall & Vaughan
McDougall Ang. 1194 Davis pour Reval 3e rue. L Ranger &co
Walter D Wallett Ang. 1413 Steel pour ——— Point, Hall & Vaughan

SABGUES.

Agustina Calzada Esp. 329 Calzada pour Barcelone 8e rue. D Prendergast &co
Agustina C Aut. 339 Fresenda pour Cronstadt 21 2e dist. S A Cosulich
Arabia Ang. 957 Robinson pour la Russie 4e rue. DeWolf & Hammond
Bolleau Ang. 1123 Warren pour Reval 1re rue ——— A K Miller &co
Blandina P Aut 770 Soich pour Reval 38 1er dist. A K Miller &co
Carmel Nor. 430 Geraldsen pour Cronstadt 29 3e dist. Rudtendorff &co
Curtis Ang. 1925 Tait pour Liverpool 35 1er dist. Hall & Vaughan
Etat St. wa t Ang. 787 McLeod pour le Havre 28 2e dist. De Wolf & Hammond
Espeland Nor. 406 Mathen pour le Continent Groton. Forstall Clayton &co
Eudora Ital. 694 Chicco pour Malaga rue Washington. S A Cosulich
Forrest Ital. 448 Rasco pour ——— 34 3e dist. A K Miller &co
Formosa Aut. 819 Scopinich pour Baltic 30 3e dist. S A Cosulich
Giuseppe Lauria Ital. 463 Chiaverano pour le Havre 18 2e dist. A K Miller &co
Havdyst Nor. 603 Andersen pour la Russie 36 2e dist. De Wolf & Hammond
Hampton Court All. 946 Ernse pour Brême 35 3e d'st, A K Miller &co
J A Brown Am. 438 Gregory pour la Suède 32 1er dist. Lucas E Moore &co
Mod Nor. 519 Finck pour le Havre 21 1er dist. Knoop, Frerichs &co
Nouvelle Ital. 418 Castellano pour Gênes 31 3e dist. A K Miller &co
Victor Ital. 340 Lavary pour Verseras Groton. W H E Brooks

BRICKS.

Buenaventura Esp. 242 Guardiola pour Barcelone, 7e rue. D Prendergast &co
E L T Ang. 445 Thompson pour U Kingdom Groton, A K Miller &co

SCHOONERS.

Alice C Noyes Am. 162 Brown pour ——— Point, au capitaine
Anna E Kean Am. 298 Parvere pour Cadix 10 1er dist. au capitaine
Adele Thackere Am. 826 Kimmey pour Providence. Lucas E Moore &co
Clara L Dyer Ang. 72 Nickerson pour Utills Pic Ter. E Pilsbury Sons
E D Redbury Am. 500 Curtis pour ——— Point, Woodward & Wight
Jennie Wood Ang. 120 Cessens pour Laid Up 14 1er dist. au capitaine
Susan Sermine Am. 103 Schriever pour ——— 14 1er dist. H M Hivert
Tamea Am. 298 Kendrick pour ——— Point Woodward & Wight
Venus Am. 462 Klusterman pour Laid Up 13 1er dist. J F Mapleson & Bro

APP. CANNEBAS.

E. L. Cannebas, Chas. J. Cannebas


**A. Carrière & Sons**

Négociants-Commissionnaires,

No. 84½ RUE CAROMDELET.

Agences : Liverpool, les compagnies à vapeurs Anchor, Liverpool, le Havre et Bordeaux


**Grands vins de Bordeaux.**—M. Oscar Bernier, 77 rue Dauphine, collecte, en qualité d'agent, des ordres pour le placement des grands vins de Bordeaux, tels que Chateau Mont-Brion —La Mission, Château Cos d'Estournel (Médoc), Château Pompys (Médoc), lesquels sont à vendre par les importateurs, les restaurants, etc. Les vins que nous venons de citer sont trop connus, trop estimés, trop appréciés des véritables connaisseurs et de tous les fins gourmets pour que nous en fassions un inutile éloge. Ce sont là des crus de haute distinction qui figurent sur les tables les plus renommées. Les ordres affluent, nous en sommes sûrs, entre les mains de M. O. Bernier qui est lui-même un connaisseur émérite et a depuis longtemps acquis une précieuse expérience dans le commerce des grands vins.

Nouveautés confectionnées, articles de saison.—La rédaction de nos jours, est chose fréquente, demeurante même, hélas! et bien que rarement le lecteur s'y arrête. Mais cette indifférence de lecteurs n'est pas sans motif, avouons-le, car nous voyons ces mêmes lecteurs aux étalages des journaux, ou nous en sommes tous, s'arrêter longuement et avec une attention qui